



À Canavar Kilise, une donatrice s'est fait peindre à côté de sainte Catherine. C'était au XI^e siècle, elle s'appelait Eudocie, et aurait de nos jours, comme tant de bienfaitrices, rejoint notre association.

n°37

Novembre 2017

Bulletin des Amis de la Cappadoce/ Kapadokya Dostları

Mot du président

Dans un contexte mouvementé et hostile à la Turquie, le rôle de notre association est important. Il n'est pas que symbolique comme j'ai pu m'en rendre compte auprès de nos interlocuteurs à Istanbul ou à Athènes. Nous privilégions la rencontre des acteurs de terrain plutôt que les grands débats politiques. Nous mettons en avant – dans la mesure de nos moyens – la recherche de connaissances et *surtout* son partage auprès du plus grand nombre. L'histoire de la Cappadoce étant au cœur de nos préoccupations, certains nous demandent : *Mais votre association, que fait-elle ? Quel reste son domaine d'étude, si loin de l'enthousiasme de ses fondateurs, quels projets demeurent, pour quelles réussites ?* Dans l'intitulé de notre association il y a le mot « amis ». Ne l'oublions pas. Des amis pour quoi faire ? Il serait aisé de répondre en évoquant ce qui a été accompli, mais ce serait éviter la réalité d'un groupe tel que le nôtre, qui ne peut valoir que par son avenir. Nous avons d'abord le mérite d'exister par ce que nous représentons : un groupe hétéroclite de gens cultivés, réunis par leur admiration des sites, des monuments, de cette partie du monde mais aussi des hommes qui l'habitent, de ceux du passé qui ont su exprimer ce que leur soufflait l'esprit, ou l'Esprit, si fort, si fort, mais aussi ceux d'aujourd'hui. *Nous existons, complète François de Jerphanion, que j'ai interrogé à ce sujet, par ce qui a pu être réalisé grâce à nos anciens. Une légitimité qui est la base de notre action et qui le sera, dans des circonstances plus favorables, par une équipe rajeunie, dotée de moyens d'intervention et d'une volonté d'entreprendre incontestables.*

Sébastien de Courtois

À la recherche de Gelveri.... Les populations originaires de Gelveri (Güzelyurt) et l'échange de populations gréco-turc de 1923

Texte de **Lisa Montmayer**,
Docteur en Sociologie PACTE/Institut français d'études anatoliennes

Gelveri d'avant l'Échange

Gelveri est une ville située en Cappadoce, dans la région d'Anatolie Centrale, entre Niğde et Aksaray. Le lieu a été un centre religieux très important de Cappadoce dans la mesure où c'est la ville dans laquelle aurait vécu saint Grégoire de Naziance, un des trois « Pères cappadociens¹ ». Une église dédiée à la mémoire du saint homme en est l'héritage. Autre témoignage de son importance religieuse, Gelveri, qui compte de nombreuses églises, a été construite à proximité de la vallée des Monastères et de la fameuse « Église rouge » (*Kızıl kilise*). Selon les recensements qui ont eu lieu avant l'échange de populations, on comptait 4 500 chrétiens et 400 musulmans dans le village. Les populations grecques-orthodoxes de Gelveri ont en outre la particularité d'être des Karamanlis² – c'est-à-dire



Figure 1 – Inscription en karamanli
« Mā shā' Allāh » sur le fronton d'une
maison de la ville.

qu'elles sont turcophones, tout en écrivant avec l'alphabet grec – , ce qui leur fait partager, avec les populations musulmanes locales, l'usage de la langue turque. Gelveri, à l'époque ottomane, est une

ville relativement prospère dont les activités principales sont la viticulture et l'artisanat. On retrouve également une diaspora gélvériote importante à Istanbul, essentiellement de jeunes hommes, qui partent travailler de manière saisonnière pour apporter des revenus financiers à la communauté. L'argent que les migrants saisonniers parvenaient à mettre de côté était destiné à œuvrer pour la communauté. Les communautés semblaient vivre en bonne intelligence, si l'on se réfère aux témoignages de réfugiés que nous avons recueillis à Nea Karvali et à Güzelyurt. L'interdépendance économique ainsi que le partage de valeurs semblables leur permettaient d'avoir, malgré leurs différences religieuses, un mode de vie similaire. Les frontières entre communautés restaient néanmoins étanches : on compte en effet très peu de mariages interconfessionnels à cette époque (seule une dizaine de familles aurait été concernée avant l'Échange, d'après les entretiens que nous avons menés).

L'Échange de populations à Gelveri en 1924

Cet « âge d'or » va être brusquement interrompu par la signature, le 30 janvier 1923, par les gouvernements grec et turc sous l'égide de la Société des Nations, d'une Convention sur les échanges de populations. En effet, si les populations cappadociennes n'ont pas vécu les affres de la guerre gréco-turque de 1919-1922 – se trouvant à l'intérieur des terres et de fait ainsi relativement protégées – elles vont par contre être incluses bien malgré elles dans le plan d'Échange³.

1. Voir l'article de M.-L. Chaieb, « La Cappadoce des Cappadociens : paysages littéraires et chemins d'aujourd'hui », *Bulletin de l'Association des Amis de la Cappadoce* 33, novembre 2015, p. 2-7.

2. Voir sur ce sujet l'article réalisé par A. De Tapia « Une autre Cappadoce: le pays des Karamanlis », *Bulletin de l'Association des Amis de la Cappadoce* 32, mai 2015, p.2-6.

3. Cette convention se veut une solution au problème des réfugiés de guerre grecs-orthodoxes qui sont venus massivement en Grèce pendant la guerre et constitue également un moyen d'homogénéiser religieusement et culturellement les deux états-nations et de prévenir d'éventuelles représailles contre les minorités après-guerre.



Figure 2 — Photographie du Musée de l'Association Culturelle de Nea Karvali

2 millions d'individus entre la Grèce et la Turquie : 1 200 000 grecs-orthodoxes et entre 500 000 et 800 000 musulmans.

Au printemps 1924, une commission mandatée par la Grèce pour régler les modalités de l'Échange et préparer le départ s'installe à Niğde, à environ 40 km de Gelveri. À la fin du printemps 1924, des réfugiés musulmans originaires de la ville de Kozana, en Macédoine grecque (actuelle Kozani), arrivent. Les chrétiens les accueillent dans leurs maisons, qu'ils devront ensuite leur céder. Le départ de la population grecque-orthodoxe de Gelveri a lieu en août 1924. Les Gélvériotes sont acheminés à Mersin pour y rester un mois avec d'autres réfugiés et prendre la mer à bord de différents navires. La plupart des Gélvériotes se retrouvent néanmoins sur un bateau turc appelé *le Rizé* qui met le cap vers Thessalonique. Après plusieurs jours de mer, ils arrivent à destination, où, suspectés d'être porteurs de la tuberculose, ils sont placés en quarantaine pour une quinzaine de jours. L'étape suivante de leur voyage maritime les amène à Kavala, où les rejoignent les Gélvériotes ayant transité par Athènes, qui ont enduré un voyage encore plus pénible. Nea Karvali sera finalement fondée en 1926 dans une plaine marécageuse traversée par la voie Ignatia. La mortalité au sein de la communauté sera très forte au cours des années suivant l'Échange : la moitié de la population est décimée⁵.



Figure 3 – Premières maisons de réfugiés construites sur une plaine marécageuse et qui portera le nom de Nea Karvali

4. F. Benlisoy, *Ulus ile Din Arasında-Türk Ortodoks Kilisesi*, Istos yayın evi, İstanbul, mai 2012.

5. Extrait de témoignages des réfugiés originaires de Gelveri recueillis par le Centre de recherche sur l'Asie Mineure Η ΕΞΟΔΟΣ (ΤΟΜΟΣ Β΄)-ΜΑΡΤΥΡΙΕΣ ΑΠΟ ΤΙΣ ΕΠΑΡΧΙΕΣ ΤΗΣ ΚΕΝΤΡΙΚΗΣ ΚΑΙ ΝΟΤΙΑΣ ΜΙΚΡΑΣΙΑΣ, ΚΕΝΤΡΟ ΜΙΚΡΑΣΙΑΤΙΚΩΝ ΣΠΟΥΔΩΝ, ΑΝΑΤΥΠΩΣΗ, ΑΘΗΝΑ, 2004, traduit du grec par Antoine Rossi, traducteur à l'agence ATIDMA et d'entretiens réalisés avec des réfugiés et leurs descendants de Nea Karvali.

Gelveri : le pont historico-culturel invisible qui continue de relier les deux villes même après l'Échange

Tout a été fait, aussi bien en Turquie qu'en Grèce, pour effacer la mémoire de la présence des populations déplacées aux lendemains de l'Échange. En 1934, Gelveri va perdre son nom en vertu de la loi sur les toponymes. Güzelyurt signifie littéralement « la belle patrie »⁶. La « belle patrie » se veut un creuset intégrateur entre la minorité de la population musulmane locale et la majorité de réfugiés musulmans originaires de Kozana. Beaucoup de villes et de villages de Cappadoce ont



Figure 4 – La vieille ville de Güzelyurt. Photo Montmayeur

ainsi changé de nom (Sinassos est devenue Mustafapaşa, Prokopi Ürgüp, Misti Konaklı, etc...). Ce processus d'homogénéisation culturelle et religieuse de la population en Turquie va se traduire également par la volonté de créer une nouvelle nation avec de nouveaux citoyens⁷. Mais, Güzelyurt, qui se veut être un creuset national intégrateur comme d'autres villes de réfugiés, se trouve en fait rapidement être un lieu où les réfugiés souffrent du rejet des populations locales, malgré le fait qu'ils partagent avec ces dernières une même croyance religieuse. Les différences entre « locaux » et « réfugiés » persistent et vont même durer plus de 40 ans. On ne compte en effet aucun mariage « mixte » (c'est-à-dire entre réfugiés et locaux) pendant cette période. Les locaux ont même contraint les réfugiés à construire un cimetière séparé, au motif que ces derniers n'étaient pas de « vrais musulmans » (en raison de leurs croyances plus empreintes de Bektachisme venu de Grèce). Pour les populations locales, les orthodoxes leur ressemblaient davantage que les réfugiés, malgré leur religion différente. Ils partageaient en effet un certain nombre de valeurs communes : l'attachement à leur terre natale, l'importance de la valeur travail, un certain conservatisme (religieux et politique), le sentiment d'être avant tout des « anatoliens » ou « cappadociens », une même langue (les réfugiés de Kozana parlaient grec et turc à leur arrivée, mais leur maîtrise de la langue turque restait assez approximative et empreinte d'idiotismes grecs). En outre, lorsque les Kozaniotes sont arrivés, ils ont planté du tabac à la place des vignes, parce que c'était une culture qu'ils maîtrisaient à Kozana. Mais cette culture n'était pas adaptée aux terres arides de Cappadoce et rapportait moins que celle de la vigne. S'en suivit une période de disette pour les communautés et les réfugiés furent jugés responsables par les locaux.

La ville de Nea Karvali, quant à elle, est composée quasi uniquement de réfugiés et de descendants de réfugiés. Gelveri, malgré l'Échange et malgré le temps, reste omniprésent dans la vie des réfugiés et de leurs descendants à Nea Karvali. Le choix même du nom de leur ville d'implantation en est l'illustration. Karvali était le nom de la ville lorsqu'elle était seulement occupée par des ermites et des moines et habitée par saint Grégoire de Naziance. La religion, plus précisément saint Grégoire de Naziance (qu'ils considèrent comme *leur* Saint), est l'élément qui fédère l'identité du groupe dans la discontinuité de son exode.

6. Pour une ville composée en majorité par des réfugiés, le choix de rebaptiser la ville en utilisant le nom de *yurt* n'est pas anodin : la *yurt*, c'est la nouvelle maison, le nouveau foyer, mais aussi la « patrie » des réfugiés (la nouvelle patrie si l'on considère que Kozana et la Grèce constituaient l'ancienne patrie des réfugiés).

7. La loi de 1934 sur les toponymes se double également d'une loi sur les patronymes qui voulaient effacer les différences entre « réfugiés » et « locaux ».



Figure 5 – Église Nazianzos de Nea Karvali (à gauche) et Église St Grégoire de Naziance à Güzelyurt (à droite).

Il règne une sorte de schizophrénie historique entre le passé et le présent à Nea Karvali, qui exprime le manque de la patrie originelle et se traduit dans l'architecture de la ville par la duplication de monuments de Gelverli à Nea Karvali. La réplique

de l'église Saint Grégoire de Naziance de Gelverli à Nea Karvali - construite au milieu de la ville et où sont entreposées les reliques du Saint emportées au moment de l'Échange - est le catalyseur de la mémoire de l'histoire de la communauté. Mais il y a aussi la réplique du monastère de l'Analipsis (situé sur une colline en surplomb de la ville comme à Güzelyurt) et de l'école de Gelverli. De la même manière, les réfugiés ont découvert qu'à proximité de Nea Karvali, pendant la seconde guerre mondiale, des résistants avaient construit un tunnel dans la colline qui surplombe la ville. Ils décident alors d'organiser des processions pour Noël et Pâques dans le tunnel, en souvenir des processions organisées en Cappadoce. Il est parfois difficile de faire la différence dans le discours des habitants entre ce qui existait avant et ce qui existe maintenant. Le manque de la patrie originelle s'exprime également dans le fait que les habitants n'ont jamais réellement accepté ni aimé leur nouveau lieu d'implantation. Les Karamanlis qui arrivent en Grèce ont aussi fait face à des discriminations en raison de leur spécificité culturelle et de leur non-maitrise de la langue grecque, notamment à l'école. Ils étaient traités de *turcosporos* (graine de turc) ou de *turcos* (Turcs) par les populations grecques locales⁸.

La création de l'Association culturelle de Nea Karvali et la reconnexion avec la « patrie originelle »

Même si les réfugiés n'acceptent pas leur nouvelle localité, la convention de Lausanne leur interdit expressément de retourner vivre dans leur localité d'origine. Parmi les premiers réfugiés à être retournés dans leur pays d'origine pour de courts séjours dans les années 1950 (à l'époque où ce type de voyages étaient très rares), on retrouve au premier plan les personnes appartenant à des communautés ethnoculturelles spécifiques, notamment les Karamanlis qui semblent vraiment avoir un lien spécifique avec leur pays d'origine – et plus particulièrement des habitants de Nea Karvali qui retournent à Güzelyurt. Mais ce n'est qu'à partir des années 1980 que le pont va être rétabli entre les deux villes de manière durable et institutionnalisée.



Figure 6 – Groupe de danse folklorique de Nea Karvali

8. Autre élément traduisant des origines anatoliennes pouvant être stigmatisant en Grèce : le nom de famille se terminant par le suffixe turc *-oglu* (qui veut dire fils de), tel que les noms Karamanoglu, Kazanoglu, Spiroglu, etc... que les réfugiés ont été « invités » à changer en *-idis* avec la loi sur les patronymes.

À cette date est créée l'association culturelle de Nea Karvali par des jeunes de la ville. L'objectif des fondateurs de l'association est de se réappropriier l'histoire et la mémoire spécifiques de la communauté amenées à se perdre à la mort des réfugiés. Ils commencent par réaliser des entretiens avec les réfugiés pour collecter leur récit. Ils décident d'organiser un voyage-pèlerinage pour la première fois à Güzelyurt en 1983. Les entretiens réalisés avec les réfugiés et les populations locales à cette occasion, ainsi que les archives collectées à cette période, très riches, ont été ensuite regroupés au Centre d'Études de la Civilisation Cappadocienne, créé à cet effet en 1987. L'association culturelle de Nea Karvali a ensuite fondé un musée de la culture cappadocienne pour exposer ces différents objets et archives en 1995. Enfin, cette redécouverte de la langue, des danses et des chansons cappadociennes a été à l'origine de la création du groupe de danse folklorique de Nea Karvali. Un festival international de danses traditionnelles, le festival *Sun and Stone* se tient à Nea Karvali. Un site, situé sur une colline à côté de la ville, le site Arkeo-akontisma a été rénové : des maisons ont été construites dans le style cappadocien ainsi qu'un amphithéâtre de style grec pour le festival. Des voyages-pèlerinages à Gelveri sont également organisés chaque année.



Le festival d'amitié gréco-turque de Güzelyurt, les voyages-pèlerinages de réfugiés et leur symbolique

En 2006, Gelveri et l'association culturelle de Nea Karvali ont organisé pour la première fois conjointement le festival d'amitié gréco-turque à Güzelyurt. Les différents protagonistes se sont tenus aux engagements qu'ils avaient pris lors de la réunion préparatoire et le bilan du déroulement du festival a été globalement positif. Deux cents participants grecs sont venus à Güzelyurt et, à l'occasion du festival, les gens originaires de Güzelyurt partis travailler à l'étranger ou dans d'autres villes de Turquie (surtout la population originaire de Güzelyurt qui vit dans le quartier de Dikmen à Ankara) sont revenus dans leur ville d'origine. Une réalisatrice de documentaire, Mihriban Tanık, a assisté à l'évènement pour en faire un reportage. Le retour à la terre sur laquelle plusieurs générations d'ancêtres ont vécu, dont la famille a été déracinée de force et où il est interdit de retourner s'installer, constitue un acte symbolique fort à la fois pour les réfugiés et leurs descendants qui donne

Figure 7 – Terre de Güzelyurt prise par les réfugiés au

lieu à des pratiques rituelles spécifiques – prélever de la terre de l'endroit d'où l'on vient pour la ramener chez soi – effectuées par la majorité des participants à ces voyages. Le prélèvement de la terre correspond aussi à un moment de recueillement, de larmes, à la fois douloureux parce qu'il ravive le souvenir de l'exode mais aussi heureux parce qu'il est synonyme de retrouvailles entre un peuple et sa terre. Le voyage-pèlerinage est avant tout un *voyage de soi à soi* et une quête des racines familiales et personnelles des participants mais constitue également une rencontre avec « l'autre » - les habitants de leurs anciennes maisons, les réfugiés musulmans. Les habitants turcs qui ont hébergé des Grecs pendant le festival ont refusé de recevoir de la mairie la compensation financière qui était prévue pour cet hébergement, en geste de fraternité. Le festival, parce qu'il comporte la visite de sites, a également une forte dimension religieuse. Comme les visites des anciens lieux de culte de leurs ancêtres se déroulent dans le cadre du festival, des prières peuvent être effectuées avec l'autorisation des autorités locales. En même temps qu'ils ramènent de la terre de Gelveri en Grèce dans un bocal en verre, les réfugiés, et leurs descendants, reviennent généralement avec une bouteille de l'eau sacrée provenant de l'église de Saint Grégoire de Naziance réputée miraculeuse.

Enjeux patrimoniaux de l'échange de populations aujourd'hui



Figure 8 – Visite de monuments religieux lors du festival. Photo Montmayeur

L'Échange aujourd'hui pose la question du devenir du patrimoine religieux laissé derrière eux par les réfugiés de Grèce et de Turquie. L'Échange stipule que ces édifices, au départ des réfugiés, deviennent propriété de l'État grec ou turc. En Turquie, ces édifices ont été généralement placés sous la gestion et le contrôle de la Direction Générale des Fondations (*Vakıf*), institution publique chargée du contrôle des biens dits de mainmorte, c'est-à-dire des biens religieux. Avec l'homogénéisation religieuse qui s'est opérée dans les deux territoires, ces lieux ne font plus l'objet d'une utilisation à des fins religieuses, même s'il faut tout de même noter que beaucoup d'églises d'Anatolie laissées par les réfugiés grecs orthodoxes d'Asie Mineure ont été reconverties en mosquées

à l'arrivée des réfugiés musulmans (on les appelle les *Kilise-camii*, les églises-mosquées, comme l'église Saint Grégoire de Naziance à Güzelyurt par exemple). Les édifices religieux ont, pour la plupart, été laissés à l'abandon après le départ des réfugiés. Bon nombre d'entre eux tombent progressivement en ruine sous l'effet de l'usure du temps et de leur non-fréquentation, ne faisant bien souvent l'objet d'aucune protection. Ils sont alors la proie d'actes de vandalisme et de pillage. Mais, depuis quelques années, les lieux de culte laissés par les réfugiés ont commencé à faire l'objet d'un intérêt plus grand. Certains de ces monuments religieux chrétiens ont fait l'objet de restaurations provenant d'initiatives privées ou publiques à des fins de conservation du patrimoine ou de mise en valeur touristique. Le développement du tourisme en Turquie a accéléré ce processus de redécouverte et revalorisation d'un patrimoine depuis longtemps tombé dans l'oubli. Certaines municipalités, fondations, associations de conservation du patrimoine et également des particuliers, se sont engagés dans cette dynamique et contribuent à œuvrer dans ce sens. De riches familles philanthropes, notamment la famille Koç, ont fait l'acquisition de plusieurs de ces édifices ou ont contribué à leur restauration. Ces édifices religieux sont le plus souvent transformés en musées et ouverts au public dans le cadre de visites touristiques. Dans d'autres cas, ils sont transformés en hôtels, restaurants ou utilisés à des fins privées. Et on ne peut que se réjouir du fait que des associations comme Les Amis de la Cappadoce se mobilisent pour la restauration de certains monuments comme notamment la magnifique Église rouge, qui était, sinon, vouée à disparaître progressivement.

Autre question importante : celle de la mémoire de ces populations aux caractéristiques ethnoculturelles spécifiques comme les Karamanlis par exemple. La définition de cette identité des populations karamanlies de Cappadoce en Grèce par rapport aux autres mémoires de réfugiés et à la mémoire officielle (affirmant le caractère indéniablement « grec » des populations chrétiennes d'Anatolie) n'a pas été un travail aisé. L'association culturelle de Nea Karvali semble se retrouver à la fois en situation d'opposition, de concurrence et de complémentarité avec les autres foyers de production mémorielle sur l'Échange de population en Grèce. Les Karvaliotes, en (re)découvrant et valorisant les spécificités culturelles de leur communauté, ont en effet opéré un renversement de l'identité du groupe. Les caractéristiques spécifiques du groupe ne sont plus dès lors considérées comme un stigmate honteux qu'il est nécessaire de cacher pour pouvoir s'intégrer en Grèce mais davantage comme une richesse et une source d'affirmation identitaire positive. La mémoire collective de la communauté karvaliote se trouve également en concurrence avec d'autres mémoires de réfugiés originaires de Cappadoce, comme par exemple, l'association de réfugiés originaires du village de Misti (actuel *Konaklı*), *Kappadokes*. Cette association est très active et a développé plusieurs activités similaires à l'association culturelle de Nea Karvali.



Figure 9 – Festival d’amitié gréco-turque de Güzelyurt 2008. Photo Montmayeur

Elle organise des « rencontres panhelléniques » dans différentes villes de Grèce où se trouvent des réfugiés et descendants de réfugiés originaires de Misti. Or, ces populations cappadociennes et hellénophones, sont mal à l’aise pour s’associer à celles de Gelveri, qui mettent en avant leur culture karamanlie.

L’Échange qui a eu lieu à Gelveri montre de l’intérieur des communautés, comment cet échange a été vécu et quels sont les enjeux qui se présentent aux communautés encore aujourd’hui. Cependant

il faut noter qu’en raison de leurs caractéristiques ethnoculturelles particulières, les Karamanlis – et plus spécifiquement les populations originaires de Gelveri – occupent une figure particulièrement singulière quant au rapport qu’elles entretiennent encore aujourd’hui avec leur pays d’origine. L’élément marquant, relaté aussi bien dans les témoignages des Gelvériotes ayant participé à l’Échange que par les habitants actuels de Nea Karvali, lorsqu’on les interroge sur l’histoire de l’Echange telle qu’elle leur a été transmise par leurs ancêtres, correspond aux adieux difficiles entre les deux communautés de Gelveri. Évoquer cette séparation douloureuse, souvent présentée comme un véritable déchirement, est une façon d’insister sur la bonne entente qui prévalait et permet de mettre en évidence les relations de dépendance mutuelle qui existaient et explique peut-être la démarche entreprise par l’association culturelle de Nea Karvali pour se rapprocher de Güzelyurt de manière aussi constante que durable.

De Dieu à l'homme, la quête de Grégoire de Naziance

Goran Sekulovski

Introduction

Le grand hiérarque et théologien de l'Église, Grégoire de Naziance, dit *le Théologien* (329/30-390) associa d'une excellente façon l'étendue de son instruction à la catholicité de la théologie et la responsabilité épiscopale à l'orthodoxie de la foi. Il naquit au petit bourg d'Arianze, près de Naziance (Bekarlar ou Bekar, situé au pied du volcan *Nenezi Dađı*), en 329/330. Grégoire fut considérablement stimulé par sa famille dans son éducation. Ses premiers maîtres furent son père, sa mère Nonna et son oncle maternel Amphiloque, l'évêque d'Iconium. Après Naziance, il continua ses études à Césarée de Cappadoce, où il fit la connaissance de saint Basile, à Césarée de Palestine, qui possédait une bibliothèque importante, à Alexandrie, où l'École philosophique était encore florissante, et enfin (vers 350) à Athènes, où l'École philosophique était devenue la ruche de l'instruction classique pour les jeunes chrétiens avides de savoir. Sur la route d'Athènes, il y eut une grande tempête et il décrivit son drame intérieur, dans *Sur sa vie*, devant le danger de perdre sa vie alors qu'il n'était pas encore baptisé. C'est à Athènes que son amitié avec son condisciple d'école, saint Basile, se consolida, une amitié qui devint un motif important pour son activité ultérieure dans le domaine de l'Église et de la théologie. Ils y vécurent, comme dit Grégoire, *comme une âme dans deux chaires*. Ainsi, malgré le fait que la chaire de rhétorique à l'École philosophique d'Athènes lui ait été offerte – il l'occupa durant la dernière année de ses études (358-359) – il suivit les pas de saint Basile et retourna à Naziance (vers 359) où, à la demande d'amis, il enseigna pour une brève période la rhétorique.

La même année (360), il reçut le baptême et se retira d'abord sur les terres de ses parents et ensuite dans la région du Pont (capitale Trébizonde), près de la rivière Iris, où saint Basile avait également cherché refuge avant lui. Là, il s'adonna avec son ami à l'étude de l'Écriture Sainte et à la composition d'œuvres comme la *Philocalie*, les *Moralia*, etc. A la fin de 361 ou au début de 362, il fut ordonné prêtre, se soumettant aux prières insistantes de son père. Il appela cela *tyrannie de l'amour* parce qu'il fut ordonné contre sa volonté.

Grégoire resta à Naziance de 362 à 372, aidant son père de 90 ans, dans la direction de l'Église, et surtout dans la défense de la vraie foi trinitaire. En 372, saint Basile ordonna, presque de force, Grégoire évêque du bourg de Sasime, qui se trouvait sur la route stratégique menant en Orient et qui fonctionnait comme station de ravitaillement. Par cet acte, Basile visait à fortifier son autorité vis-à-vis de la hiérarchie de la province de Cappadoce divisée (*Cappadocia prima* et *secunda*) en ordonnant ses amis et en la dotant d'évêques orthodoxes. Or, Grégoire ne vit pas en ceci l'attribution d'une responsabilité pastorale précise et non seulement il ne développa pas de liens avec l'évêché, mais il s'en plaignit tout au long de sa vie.

Après la mort de son père (374), Grégoire se chargea de l'exercice des fonctions pastorales à Naziance jusqu'à l'élection d'un nouvel évêque. Ensuite, pour mener une vie de solitude et à cause de sa santé fragile, il se réfugia pour cinq ans à Séleucie d'Isaurie, où il mena une vie ascétique au monastère de Sainte Thècle, et profita des sources d'eau chaude. En 379, les Orthodoxes de Constantinople qui, après le bannissement de l'évêque Évagre par l'empereur Valens (364-378) étaient restés sans pasteur, lui demandèrent de se rendre auprès d'eux pour les soutenir.

Grégoire se dirigea vers la Ville (Pentecôte 379), avec le consentement de plusieurs évêques orientaux (Socrate, *Histoire ecclésiastique* 5, 6). À Constantinople, toutes les églises étaient passées aux mains des différents partis ariens avec le soutien de l'empereur. Après la mort de Valens (9 août 378), Théodose fut désigné empereur en Orient et la condition des Orthodoxes dans la capitale devint meilleure. Grégoire s'installa dans la maison de l'un de ses parents, Nicoboule, qu'il transforma en église de la Sainte Anastasie et commença sa lutte pour l'Orthodoxie et contre les Ariens.

En ayant comme centre cette chapelle, il développa une immense action anti-hérétique et prononça ses fameux *Cinq Discours théologiques*, qui lui ont valu le surnom de Théologien, mais aussi le *Discours sur la théologie* (20) et *l'Eloge d'Athanase d'Alexandrie* (21).

Tout de suite après son entrée dans la capitale (24 novembre 380), Théodose a introduit solennellement Grégoire dans l'Église des Saints Apôtres, ce qui équivalait à le reconnaître comme l'archevêque de Constantinople, en présence de Méléce d'Antioche. Le II^e Concile œcuménique (381), convoqué pour mettre fin à l'hérésie arienne et pourvoir le siège de Constantinople, installa définitivement Grégoire comme archevêque de Constantinople, qui succéda au défunt Méléce d'Antioche y compris à la présidence du Concile.

Toutefois, les évêques des sièges d'Alexandrie et de Macédoine, qui arrivèrent en retard au Concile, contestèrent la canonicité de cette élection, sous le prétexte que les saints canons interdisaient le transfert des évêques. Le problème n'était pas réel et la contestation pouvait être réfutée, mais Grégoire préféra démissionner, et après avoir prononcé son fameux discours de démission, il se réfugia à Arianze. Mais très vite, il s'installa à Naziance où il combattit les Apollinaristes (il envoya deux *Lettres*, 101-102, à Clédonius, à qui il confia pour un temps l'église de Naziance), développa une action pastorale, et prit soin de l'élection de son neveu Eulale comme évêque de Naziance. En 383, il se réfugia de nouveau à Arianze et se consacra à son œuvre littéraire jusqu'à sa mort (390).

L'Église orthodoxe fête sa mémoire le 25 janvier, ainsi que le 30 janvier, lors de la fête des Trois Hiérarques, avec saint Basile et Jean Chrysostome. Ses reliques ont été transférées au V^e siècle à Constantinople, mais plus tard les Croisés les ont apportées à Rome, pour que finalement elles reviennent de nouveau à Istanbul sous Jean Paul II le 27 novembre 2004. Le saint crâne du Théologien se trouve au monastère hagioritique de Vatopedi.

La quête de Dieu

Grégoire fut un grand écrivain ecclésiastique. Sa parfaite formation littéraire, sa culture classique, son talent poétique personnel, sa disposition rhétorique caractéristique et la grande profondeur théologique de ses raisonnements contribuèrent à la formation de son style personnel inégalable, qui séduit ses lecteurs. Ses œuvres se divisent en : *Discours Λογοί* (45), *Lettres* (245) et *Poèmes* (400 en 17 000 vers).

Du point de vue théologique, les discours constituent la plus importante contribution de Grégoire, en particulier les *Discours théologiques et festifs*, dont la plupart furent prononcés à Constantinople (*À la Pentecôte, À Théophania, Au saint Baptême, Aux Saintes Lumières, Au Nouveau Dimanche, 5 Théologiques*, etc.).

Grégoire tente une harmonisation du christianisme et également du monde. Il accepte que l'éducation *des biens qui sont en nous est la plus importante*, et non seulement celle religieuse, mais *aussi celle venant du dehors*. La vérité religieuse réside essentiellement dans les Écritures qu'il utilise comme source et interprète au moyen d'une méthode intermédiaire entre l'interprétation alexandrine et antiochienne. Dieu est inintelligible à l'intelligence humaine, parce que l'Homme ne peut le comprendre qu'à travers ce qu'il voit et par sa beauté. Ainsi, dans son *Discours* 28, 3, il décrit la quête de Dieu à travers l'image de la montée de l'homme pour gravir la montagne afin de voir Dieu *abrité par le rocher* : *Que m'est-il arrivé, mes amis qui êtes initiés et épris avec moi de la vérité ? Je courais pour atteindre Dieu ; j'avais ainsi gravi la montagne, j'avais pénétré dans la nuée en me mettant intérieurement loin de la matière et des choses matérielles et en me concentrant en moi-même autant qu'il est possible ; et, lorsque j'ai regardé, à peine ai-je vu Dieu par derrière, et encore j'étais abrité par le rocher, par le Verbe fait chair à cause de nous. Et en me penchant un peu j'ai vu non pas la nature première et sans mélange, connue d'elle-même — je veux dire de la Trinité — et tout ce qui en demeure derrière le premier voile et se trouve couvert par les Chérubins, mais seulement ce qui est à l'extrémité et arrive jusqu'à nous. C'est, autant que je sache, la grandeur de Dieu dans les créatures et dans les choses produites et gouvernées par lui ou, comme l'appelle le divin David, sa « magnificence ».*

Cependant, cette vision de Dieu n'est pas parfaite, c'est ce que l'on voit de Dieu *par derrière*, puisqu'il n'est pas possible *de le regarder lui-même*. Cette manière de procéder propre à la théologie apophatique, reconnaissant que Dieu est incompréhensible dans son essence, le Nazianzène l'exprime ainsi : *exprimer Dieu, c'est impossible, à mon avis, et le comprendre, c'est plus impossible (Discours 28, 4)*.

La connaissance de Dieu, il faut l'acquérir comme un fait de foi, il ne faut pas s'enquérir des causes, procéder à des vérifications, chercher à savoir comment les causes se réaliseront. Toute la réalité divine est un mystère inaccessible à nos raisonnements et nous devons l'accueillir *dans la foi*. Dieu incompréhensible dans son essence, Dieu compréhensible dans son Incarnation, telle est l'antinomie que Grégoire de Naziance réconcilie devant ses fidèles, tel est le mystère chrétien.

La nature de Dieu ne se fera connaître que quand l'image divine en l'Homme s'élèvera jusqu'à l'archétype. Nous trouvons chez Grégoire, comme chez Augustin, une théologie devenue prière, qui se développe à l'intérieur d'une expérience.

La quête de l'Homme

Partant du fait que Dieu est incompréhensible dans son essence, pour Grégoire l'image de Dieu en l'Homme l'est nécessairement aussi. C'est pour cette raison qu'il est difficile de parler d'un concept définitif ou d'une définition claire de *l'image de Dieu* en l'Homme chez les Pères de l'Église en général. Qu'en est-il de la vision anthropologique de Grégoire de Naziance ?

Il a puisé dans le *grand mystère de la piété*, dans le mystère du Christ, c'est-à-dire dans le Christ lui-même *qui est notre Pâques*. Il est dans ce sens un véritable théologien pascal. Pourquoi ? Parce qu'il prend en compte la Croix et la Résurrection en parallèle et parle de l'Homme dans ces deux dimensions : horizontale et verticale. La vérité de l'Homme ne se trouve pas seulement dans son âme, ni dans son intelligence, mais dans l'union organique de son âme et son corps et pour plusieurs Pères de l'Église, de son esprit également. Grégoire se penche très sérieusement sur l'Homme et le perçoit à travers son expérience aussi bien dans son corps que dans son âme, dans leur relation dramatique, de façon que son analyse anthropologique reste parmi les plus originales dans l'ancienne mais aussi dans la nouvelle littérature chrétienne.

Le rôle de l'Homme, selon lui, consiste de réunir ces deux éléments constitutifs, l'un « terrestre » (le corps), l'autre « céleste » (l'âme) par son existence à l'image de Dieu. Pour mieux illustrer cette idée, Grégoire prend l'exemple le plus dramatique, celui des lépreux dont la peau se décompose, tout comme le corps et l'âme qui sont en état de désintégration. Dans son *Discours 14 De l'amour des pauvres*, il écrit : *Nous nous savons à la fois grands et humbles, terrestres et célestes, périssables et immortels, héritiers de lumière et de feu, ou condamnés aux ténèbres selon la voie où nous serons portés. Ce mélange, c'est nous, et en voici la raison, à mon avis : si nous tirons trop de vanité d'être image de Dieu, la boue dont nous sommes pétris nous ramène à plus de modestie.*

Selon Grégoire, le corps représente pour l'Homme un rôle d'éducateur et une fonction pédagogique : l'Homme doit être conscient de sa condition, pour qu'il ne se considère pas comme l'égal de Dieu. Cette façon pastorale de parler de l'Homme est en même temps très concrète parce qu'il s'agit des lépreux vivants, des mendiants estropiés qui se trouvaient devant l'église dans l'espoir de l'aumône. Grégoire ne parle pas d'une façon abstraite, il vit ce drame très profondément et la compatissance de l'évêque de Naziance devant la souffrance des pauvres accorde à son discours des traits qui surprennent par leur caractère moderne.

Cette dimension du rôle unificateur de l'Homme est bien illustrée par l'étymologie des mots, désignant l'être humain en grec et en latin. Le mot grec *anthrôpos* est composé de la racine *ano* qui signifie « vers le haut », du verbe *trôpaô* qui signifie « tourner » et enfin la racine *ôps* qui signifie « la vue », « le visage » et évoque le regard. Dans cette perspective *anthrôpos* désigne un être tournant son regard vers le haut. A l'inverse de la plupart des animaux, les humains se tiennent debout, leur regard dirigé vers ce qui se passe au-dessus d'eux, le ciel, les étoiles, l'infini. En latin au contraire, les mots *homo* et *humanus* sont rattachés au substantif *humus*, qui signifie « la terre ». Ainsi ces deux étymologies illustrent une image complète de l'être humain : un être qui lève son regard vers les cieux, un être doté d'une élévation d'esprit, d'une conscience et d'un sens du mystère, capable d'union mystique avec le divin ; mais en même temps, un être qui garde fermement les pieds sur terre, doté d'un corps physique, qui se nourrit et boit et qui exprime l'amour interpersonnel à travers l'union sexuelle en *une seule chair* (Gn 2, 24 ; Mt 19, 5).

Grégoire de Naziance a connu la dynamique de l'être humain de façon intense, et il insiste sur son anthropologie christologique à la fin de son *Discours* 38 et, cette fois-ci, prend en compte la réalité de l'Homme, cette réalité dont il a parlé dans son homélie sur les lépreux, et à laquelle il accorde toute son attention de nouveau, en l'incluant dans la plus large et plus grande *réalité du Christ*. L'Homme n'est pas désespéré ou perdu : au contraire, c'est précisément en Christ, en Dieu-Homme, que tous les événements dramatiques qui entourent l'Homme trouvent leur vrai sens et leur justification. Cette réalité dont il est question n'est pas révoquée ou elle ne prend pas fin, elle est tout simplement accomplie dans le Christ, qui lui donne du sens et la sanctifie. Dans ce processus de réalisation, dans ses deux dimensions horizontale et verticale, l'Homme s'identifie à une « expérience pascalle » avec le Christ incarné, qui a pris chair et s'est fait homme. Toute l'anthropologie christologique de saint Grégoire consiste dans la nécessité pour l'Homme de passer par la voie du Christ à travers toutes les étapes de sa vie humaine afin d'atteindre avec Lui la même mesure qu'Il atteint avec nous.

Le Christ devient un modèle, un cadre et même une inspiration de notre vie, et ceci dans chaque moment historique, chaque système, chaque idéologie et culture, ascension ou déclin. Ainsi, à Constantinople, en reconstruisant et en peignant cette église du Christ, *la Terre des vivants*, les Byzantins se rappelaient que le Christ est celui qui a été et qui est le fondement des relations sociales, et qu'il en sera ainsi, quel que soit le destin de l'Empire.

Conclusion

L'objectif de cette intervention est de montrer à travers l'enseignement du Nazianzène que Dieu n'est pas pour l'Homme un principe extérieur dont il dépendrait, mais le fondement de son existence et sa fin. Créé à l'image du Christ, l'Homme est théologiquement concret. Lorsqu'il vit centré sur Dieu, il se justifie lui-même jusqu'à l'infini, se développe et se poursuit jusqu'à l'éternité. Ces affirmations nous conduisent au centre de la problématique anthropologique d'aujourd'hui. C'est par la pérennité et en même temps l'actualité de son œuvre que saint Grégoire le Théologien peut être désigné grand prophète qui nous appelle à travers les siècles. Plus de seize centaines après sa mort, il nous assure que peu importe l'endroit où nous nous trouvons, peu importe notre état ou la situation que nous traversons, le Christ a déjà été là avant nous et l'a traversée. C'est pourquoi, il faut Le suivre et aller avec Lui. Ce ne sera pas facile, comme Il l'a lui-même prédit aux apôtres : *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie* (Jean 16, 20).

L'Homme d'aujourd'hui, l'Homme moderne a tout pour être heureux. Il ne l'est pas. Il lui manque de faire vivre son *image*, mystère d'une vie qui vit déjà en lui, et qui ne demande qu'à vivre davantage. On a fait de la vie un savoir alors qu'elle est un *mystère*. L'Homme était désigné pour être prophète, prêtre, roi... Il est devenu gardien de porcs comme le fils prodigue.

Reconnaissons notre dignité, dit saint Grégoire, et son ami Basile de Césarée insiste également à faire reconnaître la royauté de l'Homme : *Reconnais la dignité qui t'appartient*. L'Homme est le seul être qui peut réaliser le mode d'existence de l'incréé. Il est le seul être qui peut exister en tant qu'amour. Non pas d'avoir l'amour comme une qualité morale, mais exister comme amour. Tout en étant limité, l'Homme a la possibilité de dépasser la *chute*, c'est-à-dire de dépasser cette limitation de son existence, en imitant la mode d'existence de l'incréé. En rapport avec cet impératif, la tâche de la théologie, ainsi que son but principal, est d'arracher l'Homme à l'enfer qu'il se crée, au Malin, à son emprisonnement dans l'immanence, et de lui annoncer un monde où la compassion inonde tout à l'image de Dieu dont aucun péché ne peut épuiser l'amour.

Annnonce de la journée cappadocienne

Journée cappadocienne

10 mars à Issy-les-Moulineaux

Annnonce de François de Jerphanion, vice-président de l'Association

Matin : *Les grands Cappadociens, de l'Antiquité à nos jours* conférence du professeur Nicolaos INTZESSILOGLOU

Déjeuner cappadocien

Après-midi : *Les soufi Bektachi en France : une oraison de musique dansée*

Brève de l'association

Pierre Couprie, président d'honneur de l'Association

En Cappadoce cet été, Osman Diler m'a confié, le temps de notre séjour, **le livre de Robert Ousterhout sur la Cappadoce.**

Ce livre est sorti des presses de Dumbarton Oaks Library, en mars dernier. Osman venait de le recevoir.

Son titre : *VISUALIZING COMMUNITY Art, Material culture, and Settlement in Byzantine Cappadocia.*

C'est un livre important, 500 pages, 500 images ou plans, plus centré sur l'étude de la société que sur l'histoire de l'art ou l'esthétique.

Les 20 pages de l'introduction situent, d'où vient et où en est, la recherche sur la Cappadoce Byzantine.

Faute d'écrits datant de cette époque byzantine, l'auteur présente les données accessibles aujourd'hui à partir de 4 points de vue, et propose son interprétation.

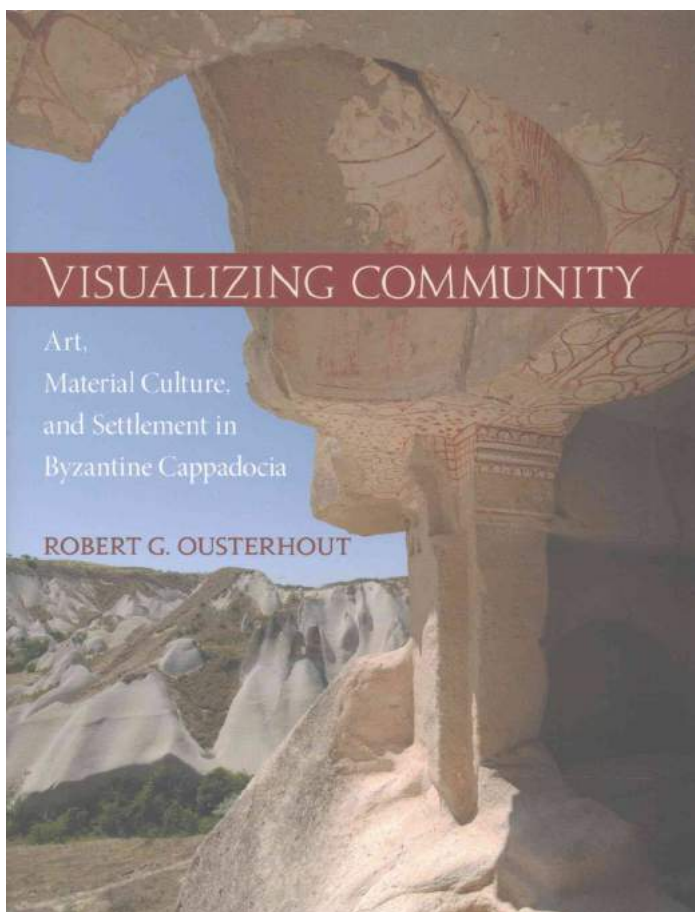
Chapitre 1: Architecture, 156 pages, 184 photos ou plans

Chapitre 2 : Painting in its contexts, 90 pages, 90 photos ou plans

Chapitre 3 : Visualizing community, 100 pages, 104 photos ou plans

Chapitre 4 : Landscape of commemoration, 108 pages, 126 photos ou plans

Conclusion : 10 pages et 6 photos ou plans.



Les recettes de Murat GÜRLEK :

Le cuisinier-danseur de la pension Kirkit



Poireaux et riz à la turque

Pour 4 personnes.

Ingrédients :

- 6 à 8 poireaux de taille moyenne
- 100g de riz (basmati)
- 10cl d'huile d'olive
- Le jus d'un demi-citron
- 1 cuill à café de cannelle en poudre
- 1 cuill à café de piment de la Jamaïque en poudre
- 1 cuill à café de sucre
- 1 cuill à café de sel

L'originalité vient des deux épices utilisées : cannelle (qui aurait cru que cannelle et poireaux étaient faits pour s'entendre?!) et piment de la Jamaïque (qui n'est pas un piment, mais le fruit d'un arbuste de la famille de la myrte, également appelé 4-épices) au goût discret de girofle. C'est simple, c'est bon, c'est équilibré: que demander de plus.

Préparation :

- Détaillez les parties blanches des poireaux en tranches de 2cm d'épaisseur environ (gardez les parties vertes pour une soupe par exemple).
- Dans une casserole à couvercle, placez tous les ingrédients et ajoutez juste assez d'eau pour affleurer au niveau des poireaux.
- Placez sur le feu, amenez à ébullition, puis baissez le feu, couvrez et laissez mijoter 30 minutes environ.
- Laissez refroidir et servir à température ambiante.

Bon Appétit !

Servez froid, c'est meilleur!

Gözleme

Pour 10 gözlemeler

Ingrédients :

- 500 g de farine
- 20 g de levure de boulanger
- 12 cl de lait tiède
- 12 cl d'eau tiède
- 4 cuillères à soupe d'huile d'olive
- 1 cuillère à café de sucre
- 1 pincée de sel

Préparez la pâte :

Diluez la levure dans l'eau tiède et attendez quelques minutes. Dans un saladier, mélangez la farine, le sel et le sucre, puis l'eau et la levure, le lait et l'huile d'olive. Bien pétrir et laissez reposer 2 heures, dans un endroit sec.

Pendant ce temps préparez la farce :

- *Farce au fromage :*

Mélangez le fromage frais (type feta) et du persil haché

- *Farce aux épinards :*

Faites revenir 5 minutes dans une poêle un oignon haché dans un peu d'huile d'olive. Ajoutez 250 g d'épinards et mélangez 3 minutes sur le feu. Ajoutez du fromage frais écrasé. On peut ajouter un peu de piment.

- *Farce à la viande*

Chauffez l'huile d'olive dans une poêle, ajoutez l'oignon haché puis la viande hachée. Salez, poivrez et détachez à l'aide d'une fourchette. Ajoutez le poivron ainsi que les épices, laissez cuire quelques minutes.

Réalisation du gözleme

Divisez la pâte en plusieurs pâtons.

Saupoudrez la surface de travail de farine.

Étalez finement chaque pâton à l'aide d'un rouleau à pâtisserie.

Ajoutez 1 c-a-soupe de farce ainsi que le fromage râpé sur la moitié de la pâte.

Refermez la pâte.

Faites cuire dans une poêle ou une crêpière à feu moyen 5 minutes de chaque côté.

Recettes

Les recettes de Murat GÜRLEK :
Le cuisinier-danseur de la pension Kirkit



Coordination éditoriale: M. -C. Comte, A. Lamesa et Fr. de Jerphanion.

Relecture : G. Sosnowski, A. Delepine et A. Cavé.

Mise en page: A. Lamesa.

Impression et envoi : F. Clément.